

Cette brochure a été écrite à Londres en 2016 par une personne se considérant anarchiste et végan depuis 12 ans environ. Elle n'a pas prétention à présenter une théorie à part entière et n'a pas pour objectif d'être normative ; c'est un texte personnel conçu pour déclencher la réflexion et la discussion.

SOCIÉTÉS MALADES

Ce texte découle d'un amour pour la vie sur cette planète et du désespoir de sa dégradation continue.

Par vie, j'entends la totalité des plantes, animaux, champignons et bactéries qui peuplent la biosphère. Ce texte est un appel à élargir et approfondir les conceptions dominantes de l'anarchie, centrées sur l'humain, et d'attaquer l'anthropocentrisme à la fois au sein des cercles anarchistes et dans la société au sens large.

L'anthropocentrisme est la croyance ou l'hypothèse arrogante que les humain-es sont au centre de l'univers, et que nos désirs passent en priorité sur ceux de tous les autres êtres vivants combinés. Combinés, parce que nous ne pouvons pas nuire à certaines espèces (telles que les animaux marins), sans également nuire aux écosystèmes dont ils font partie intégrante (telles que les oiseaux et les mammifères marins, les bactéries, les humain-es et ainsi de suite). Les actions découlant d'une vision du monde anthropocentrée sont déterminées par ce qui est perçu comme fournissant le plus grand bénéfice pour nous en tant que personnes, y compris des interventions supposément bénignes réalisées sous couvert de « la conservation ». On retrouve également souvent l'écologie anthropocentrée chez les écologistes et parmi certain-es éco-anarchistes. Ils et elles échouent à reconnaître que le besoin ardent et dominant de contrôler/régir ce qui est sauvage (comme par exemple par la « gestion des régions boisées », ou le fait d'abattre des animaux au noms d'espèces « indigènes » qui estiment mériter plus la vie) et ce besoin est au cœur du problème.

Une conclusion logique de l'anthropocentrisme est le spécisme – c'est à dire les relations de domination sur les autres êtres vivants basées sur la valeur inférieure que nous leur donnons. Cela se traduit dans le traitement de toutes les vies non-humaines comme étant moins importantes que celles de notre propre espèce, avec certaines vies (par exemple celles des « animaux domestiques »), considérées comme méritant plus de compassion que les autres. La différence de traitement envers les animaux non-humains est de même basée sur ce que nous percevons de leur valeur envers notre propre espèce, les facteurs communs étant la valeur financière, la mignonnerie¹, la beauté et l'utilité. Le spécisme justifie les relations de possession et de domestication des autres animaux, ce qui nous permet de les garder en cages, contrôler leur production, détruire leurs liens d'affinité et de parenté, de leur injecter des produits chimiques/des hormones, de les pucer, les mutiler, de réaliser des expériences sur elles et eux, et de les faire se reproduire intensivement pour notre plaisir (nourriture, mode, sports, animaux de compagnie), le tout à une échelle gargantuesque.

Le spécisme permet à l'Homo Sapiens de proclamer une sagesse unique parmi les bêtes, cependant Homo Carceralis serait un nom plus approprié, étant donné que notre espèce est probablement la seule capable de s'emprisonner dans des myriades d'institutions de domination. La plupart des espèces ne peuvent pas être domestiquées, et chaque forme de vie se battra contre tout ce qui se met en travers de leur chemin. Cependant nous créons des sociétés toujours complexes, emprisonné-es comme des poupées russes au sein des frontières des états, de l'esclavage salarié, du patriarcat, dans des métropoles à l'architecture hostile et dans l'apathie, emboîté-es dans nos appartements-cercueils et se résignant au confort froid d'internet pour trouver un quelconque lien avec nos semblables. Bien sûr il y a de la résistance et des tentatives de forger des existences libres et indépendantes, mais pour la plupart nous nous contentons de construire nos propres prisons et de travailler à être les matons des un-es des autres. La faune et la flore constituent un rappel d'une autre partie de nous, une partie qui a été largement supprimée au cours de millénaires, une partie que nos dirigeant-es travaillent chaque jour à maintenir à bas niveau, et que nous contenons fréquemment en nous et chez les autres.

Cette domestication nous affecte à différents degrés par une maladie parfois appelée aliénation. Cette maladie nous affecte au niveau de nos relations avec nous-mêmes, avec les autres, et avec le reste de la planète. Beaucoup d'entre nous sont seul-es, malheureux-euses et insatisfait-es, ce qui contribue à des attitudes malsaines avec tout ce qui nous entoure, envers les étranger-es, le sexe, les célébrités, et les autres espèces.

La vie moderne, urbaine, nous permet de compartimenter nos expériences, ce qui aggrave notre condition aliénée. Donc, nous pouvons nous envoler vers le Canada pour des vacances et « être dans la nature », admirer le paysage

1 Ce mot existe bel et bien dans la langue de Coeurderoy (NDT)

spectaculaire et prendre plein de photos, puis retourner au boulot, manger des animaux qui ont été élevés spécifiquement pour nos assiettes, acheter des tonnes de merdes plastifiées, sans jamais avoir besoin de penser à comment nous vivons, d'où vient notre nourriture, où vont nos déchets etc. Pour tout ce qu'on critique du capitalisme, il nous faut reconnaître qu'il a donné à beaucoup d'entre nous (spécialement les habitant-es des villes des pays « développés ») le luxe de ne pas avoir à penser à l'essentiel : comment notre nourriture est produite, comment traiter les maladies par les plantes qui nous entourent, ou comment respecter la terre qui nous nourrit. Un autre exemple commun de ce compartimentage est le phénomène des animaux de compagnie, selon lequel nous sélectionnons un animal individuel dont on a décidé de se soucier. On peut même fétichiser certaines espèces (par exemple les chat-tes), cependant pour plein de gens l'idée d'étendre leur intérêt envers les autres animaux – particulièrement ceux désignés par le statut de bétail – n'effleure même pas leur conscience.

PARCE QUE NOUS SOMMES TOUS-TES DES BÊTES DE SOMME

En tant qu'anarchiste, j'essaie de vivre ma vie de manière à saper les systèmes de domination et de travailler à la libération de toutes et tous. Ces systèmes incluent le capitalisme, les états, le racisme, le patriarcat, et l'anthropocentrisme. L'anthropocentrisme, comme tout systèmes de domination, n'existe pas isolé des autres relations oppressives, c'est plutôt que ces systèmes tendent à se renforcer les uns les autres.

Avec des références spécifiques au patriarcat, au capitalisme, au colonialisme et au racisme, je vais maintenant tenter de choisir quelques exemples de la manière dont l'anthropocentrisme renforce et est renforcé par les différents systèmes d'oppression, et comment leurs existences sont maintenues par les mêmes mécanismes fondamentaux.

Les corps féminins comme machine à reproduction

- Les vaches sont violées à répétition (mises enceintes de force par l'insémination artificielle), forcées à donner naissance chaque année, pour se voir ensuite retirer leurs veaux nouveaux-nés afin d'assurer l'approvisionnement constant pour satisfaire les désirs humains. Les corps des vaches sont utilisés comme machines de production de masse, leurs pis gonflés d'hormones préalablement injectés et par la reproduction intensive, attachés à des appareils afin que les humains s'approprient du lait normalement destiné à leurs veaux.
- Partout dans le monde, les pédoncules oculaires des crevettes d'élevage sont tranchés. C'est une routine qui permet d'accélérer la maturation des ovaires (qui, à cause de leurs conditions de vie stressantes et n'ayant rien à voir avec leur condition de vie à l'état naturel ne mûrissent pas en environnement domestique).
- Les truies enceintes sont confinées dans des caisses servant uniquement à mettre bas – des cages de la taille de leurs corps qui les rends immobiles. Elles y restent des semaines à nourrir leurs porcelets dans des bars en métal, par delà lesquelles on leur interdit tout contact avec leurs progénitures.
- Les poules modernes subissent la reproduction forcée pour que leur corps puisse pondre une moyenne de 314 œufs par an, ce qui contraste fortement avec les poules sauvages, qui pondent en moyenne seulement 20 œufs par an.
- Enfin, le langage sexiste et spéciste (« bitch » (qui au-delà de pute, signifie aussi « chienne »), « cow » (vache qui signifie aussi connasse), « bird » (qui signifie meuf)) est souvent invoqué afin de garder les femmes en position de dominées, dégradant les femmes et les femelles non-humaines par la même occasion.

L'accumulation capitaliste

Historiquement, l'anthropocentrisme et le capitalisme ont forcé la dépossession massive des gens sur les terres britanniques², par le mouvement des enclosures visant à l'origine à augmenter l'étendue de pâturage, afin de développer la reproduction des animaux, pour répondre aux exigences des industries de la viande et du coton des 17^e et 18^e siècles. Ce processus impliquait la dévastation des régions boisées du pays et l'épuisement de beaucoup de ses marais : avec pour résultat une perte massive d'habitat et de biodiversité pour les êtres non domestiqué-es. Les migrant-es humain-es, sans terre, se dirigèrent vers une vie d'esclave à l'usine dans les villes tentaculaires, seule

2 Je n'ai pas voulu traduire idéologiquement, j'ai donc laissé le terme original. Mais je préfère dire « territoire contrôlé par l'état britannique ». (NDT)

alternative viable au-delà d'une vie de banditisme. Dans le même temps, leurs cousin-es ongulé-es resteraient prisonnier-es des pâturages. Tout cela a posé les bases du mode de vie intenable des populations urbaines d'aujourd'hui, et de la dépendance totale envers les patron-es pour des questions de survie, à l'origine sous forme de travail d'usine supervisé de très près. Le modèle de l'usine s'est raffiné et s'est exporté à travers le globe. Le mouvement des enclosures dure depuis des siècles, mais a pris de la vitesse pendant cette période, avec pour résultat l'enveloppement du pays dépeuplé, déforesté, et remplacé par des animaux d'élevages et de pâturages. Avec le temps, les changements de méthodes d'agriculture signifieraient que ces créatures seraient également déplacées dans des usines, et la vie passée dans une cage deviendrait la norme pour les animaux d'élevage, pour être mangées par les humain-es.

Anthropocentrisme et colonialisme

De manière similaire, l'anthropocentrisme était un composant majeur de la montée du capitalisme commercial et du colonialisme. De larges étendues de ce qui reste des forêts de Grande-Bretagne furent sacrifiées pour construire les vaisseaux de l'expansion impériale, qui furent par la suite utilisés pour s'approprier la terre et les « ressources » outre-mer. Bien sûr, l'histoire du colonialisme c'est aussi l'histoire de la dévastation écologique. Un exemple bien connu étant l'extermination du bison américain aux mains des pionniers européens, avec pour intention de précipiter un génocide des peuples indigènes³ qui dépendaient de ces créatures. Ce fut un assaut sur tous les fronts contre les systèmes de croyance animistes dans les Amériques, assaut voulu afin de supprimer les rapports des peuples indigènes avec leur terre, d'en faire des servants malléables et dépendants du Christ et du capital.

L'anthropocentrisme reste fondamental à l'accumulation capitaliste de toutes les marchandises soi-disant fondamentales, pour garder l'économie mondiale à flot (extraction de gaz et de pétrole, exploitation minière, déforestation, pêche, agriculture, etc.) qui tour à tour continue de supplanter des agriculteurs de subsistance des pays du sud dans les régions où habitent la majorité de l'humanité.

Des bêtes et des barbares

L'impérialisme occidental fut fréquemment justifié par la rhétorique de l'Autre, du sauvage. Toute une kyrielle d'expressions bestiales, de dessins humoristiques animaliers racistes ou de zoos humains furent utilisés afin d'avilir et de contrôler les peuples non-européens, ou les populations domptées telles que les juifs et les irlandais⁴, et tout autant les éléments subversifs ainsi que les pauvres. Malheureusement, plutôt que d'admettre que cette rhétorique fut, et continue d'être utilisée par les oppresseurs pour nous réguler, nous continuons sans réfléchir à perpétuer l'opposition du civilisé contre le sauvage dans le langage même que nous utilisons pour critiquer l'action des puissants. Parmi d'autres, donnons pour exemples « humain » (bon), « déshumanisant » (mauvais), traité-es comme des animaux (mauvais), « porcs » pour les flics, « moutons », « lemmings »⁵, « bétail », et dans de nombreuses cultures, « chien », « âne » sont utilisés afin d'offenser.

Isoler sur les bases de l'apparence et de notre inhabilité à communiquer fut un procédé aussi fondamental que la conquête impériale, l'esclavage et le génocide, tout comme l'est notre habilité à opprimer les autres espèces. Nous mangeons, réalisons des expériences et emprisonnons les animaux non-humains parce qu'ils nous semblent différent-es de nous et parce que nous ne pouvons pas les comprendre.

Si nous échouons à reconnaître les mécanismes de base derrière de tels systèmes d'oppression, nous en restons à une analyse appauvrie de pouvoir, voué-es à répéter ces injustices. L'anthropocentrisme et le capitalisme sont donc les fondations de nos relations cancéreuses et suicidaires avec la planète et avec nous-mêmes, tandis que les mêmes dynamiques de suprématie basées sur l'isolement se jouent de chaque relation oppressive, notre relation avec les formes de vie non-humaines n'étant en aucun cas une exception.

ANARCHIE BIO-CENTRÉE

Plutôt que l'anthropocentrisme, j'aimerais voir plus de compagnon-nes vivre et se battre pour une éthique de l'anarchie et de la libération de toutes les formes de vie, pas seulement de la variété bipède qui utilise le

3 Bien que ces populations aient été exterminées en tant que peuple, je ne pense pas que les peuples existent, ils sont une construction sociale. Pour parler de peuple(s) nie l'unicité de chacun-e, et assigne une « culture », des « pratiques » etc. unifiées (NDT)

4 Les juifs et irlandais pauvres dirais-je (NDT).

5 En Angleterre, on utilise les lemmings pour parler de suivre sans réfléchir, en France on dit donc moutons (NDT)

smartphone. Pour encadrer ce concept en terme plus positifs, nous pourrions appeler cela l'anarchie bio-centrée, ou bioanarchie. Contrairement à de nombreux-euses primitivistes, partisan-nes de la chasse, une pratique clé de la bioanarchie pourrait être le véganisme ; un refus philosophique de participer à l'exploitation animale, en refusant, parmi d'autres choses, de les consommer et d'en faire des marchandises. Mais tandis que le véganisme est un élément vital dans la lutte contre le spécisme, il ne se suffit pas à lui même. Pour commencer, tout le monde peut-être végan, y compris des fascistes. Et bien que réfléchir à nos propres habitudes soit un point de départ fondamental, ça n'aura pas d'impact majeur sur la force destructrice écocidaire, à moins que nous n'attaquions également les entreprises et les gouvernements les plus responsables.⁶

Pour aller un peu plus loin, anarchie bio-centrée est une manière de nous défier afin de nous pousser à approfondir, notre compréhension de nous-mêmes en tant qu'animaux et de nous reconnecter avec nos cousin-es non-humain-es. Cela nous pousse à réorienter nos idées et nos pratiques en tant qu'anarchistes afin de mettre à niveau égal la libération de la vie non-humaine de l'étreinte de l'anthropocentrisme et du capitalisme, comme nous le faisons vis-à-vis de la libération des gens des forces de domination.

Cela fait écho à une tendance récente au sein de projets anarchistes vers un penchant plus écologique et anti-spéciste qui s'identifient en tant que groupe de « Libération Totale », se différenciant ainsi des courants dominants dans les luttes pour les droits des animaux. Cela met aussi au défi les autres anarchistes de faire le lien entre tous les systèmes d'oppression plutôt que de limiter nos intérêts aux problèmes qui ont un effet immédiat sur notre espèce.

Ça peut paraître étrange, et peut-être inutile, que d'inventer un nouveau mot pour désigner ce que l'anarchie devrait déjà comprendre (dans le sens de contenir). Mais à part ceux qui luttent pour la libération animale, et quelques anarchistes verts ou anti-civilisation, il y a de sérieux aveuglements dans les analyses de nombreuses-x anarchistes lorsqu'il s'agit des autres créatures de cette planète.

Alors, à quoi pourrait ressembler l'anarchie bio-centrée ?

Un premier pas nécessaire est de renforcer sa relation avec le monde qui va au-delà de notre espèce. C'est prendre le temps d'observer réellement les autres formes de vie et de communautés. C'est regarder, écouter et réfléchir. Ça suppose de lire au sujet des autres êtres vivants, de l'histoire et les procédés de la terre, ou même de regarder des documentaires sur les animaux et la nature qui nous entoure – plus particulièrement si vous vivez dans une ville où la vie sauvage est peu commune.

Prendre le temps de faire tout cela est propice à une plus grande compréhension de la vaste complexité et de la beauté de la terre et de ses écosystèmes. Si l'on regarde attentivement on peut commencer à apprécier la grande variété des formes de vie et du vivant, du caractère, de la perception et du désir. Par exemple, les olms⁷ sont des salamandres qui habitent dans des grottes en Europe du sud-est. Vivant dans l'obscurité, elles sont presque aveugles. Cependant, elles ont la capacité de détecter la lumière, de discerner les produits chimiques, d'apercevoir les vibrations, de recevoir les soins de l'eau, et de sentir les champs magnétiques. On pense également qu'elles peuvent vivre 10 ans sans manger, et vivre plus de 100 ans en tout. La différence que l'on trouve dans la nature est bien évidemment la même entre individus qu'entre espèces.

L'anarchie bio-centrées respecte le sauvage et les individualités qui y habitent et permet à ce qui a été apprivoisé de retrouver un état sauvage⁸. Quelle que soit la cruauté que les humain-es s'infligent les un-es les autres, et aux animaux, le fait que nous ne soyons qu'une espèce parmi les millions qui existent sur la planète me rassure quelque peu. Ça me rappelle que les vies des organismes sauvages sont complexes, fascinantes, libérées, belles, mystérieuses, et libres de la connaissance et des cruautés systémiques de beaucoup dans notre société. Bien évidemment la violence et la lutte existent partout, au sein de toutes les communautés vivantes, et cependant ce n'est pas le cas des systèmes de dominations. Une plus grande compréhension devrait approfondir notre respect et notre humilité dans nos relations avec la planète, désapprenant, oubliant notre tendance à détruire, contrôler et interférer avec le sauvage, et à combattre celles et ceux qui le feront.

6 A ce sujet je ne peux que conseiller de lire le texte « Laissons le véganisme au rayon des bibliothèques et reprenons la lutte » sur attaquenoblogs.org (NDT)

7 Appelées également en français salamandres blanches ou salamandres des grottes. (NDT)

8 « Rewilding » en anglais, terme qui désigne le désir d'une sécession avec la civilisation et un retour au sauvage, c'est-à-dire notamment à des comportements qui ne serait pas basés sur la peur. (NDT)

En prenant vraiment le temps de regarder, on peut apprécier la diversité de la vie, tout en nous reconnaissant en d'autres êtres vivants. Certains comportements nous seront intelligibles, ce qui est une reconnaissance essentielle dans le procédé visant à abolir la différence entre les vies humaines et non humaines.

De même, un élément clé dans une vision bio-centrée est la tendance à dé-massifier. Cela signifie de ne pas voir la « nature », ou alors une espèce particulière, comme masse. Par exemple, le poisson est invariablement massifié, à un tel point que la langue anglaise utilise le mot « fish » au singulier pour désigner le pluriel. Bien sûr, tout comme nous, les poissons ressentent la douleur, ont des désirs et forment des relations. Dé-massifier signifie accorder de l'importance aux individus, à leur autonomie et à leurs désirs, tout autant qu'aux écosystèmes dont ils sont parties prenantes.

De manière plus poussée, la bioanarchie suppose la décentralisation des humain-es ainsi que la remise en cause de toutes les visions anthropocentrées du monde.

À partir de ces bases-là, nos actions en défense du sauvage peuvent se nourrir tout autant par la vénération⁹ et l'amour pour sa beauté et sa liberté, que par notre haine pour les institutions de contrôle, de confinement et de marchandisation. De cette manière, c'est une force nutritive qui complète se qui peut souvent être ressenti comme un désespoir et une rage corrosive personnelle.

Continuer d'avancer sur un chemin de guerre contre la nature nous enferme à l'intérieur d'une logique morbide et augmente nos nausées, nos maladies, de manière exponentielle. Pour prendre un exemple terre à terre, nos toilettes utilisent de l'eau fraîche afin d'acheminer les eaux usées vers des usines à procédés chimiques, avant de les repomper dans des systèmes d'eau fraîche telles que les rivières. Ce procédé requiert une somme énorme d'énergie et d'eau, et contamine les écosystèmes avec des polluants chimiques à une vaste échelle. Pendant ce temps, des fertilisants chimiques sont utilisés sur les récoltes partout dans le monde, au détriment de la vie sauvage et de la santé des fermier-es et des consommateurs-trices. Pour contraster, humanure (littéralement « fumier humain ») est un terme désignant le compost des toilettes utilisé comme fertilisant. De cette manière nos déchets humains donnent la vie. Ils alimentent les microbes et les vers qui s'en nourrissent, nous donnent de la nourriture plus saine, et n'exige pas de ressources peu abondantes, permettant à des groupes de personnes de faire ça de manière autonome. C'est un procédé circulaire bon pour la santé, contrairement à l'impasse toxique de la dépendance à la gestion des déchets industriels.

Dès lors, comment envisager l'action dans un esprit d'anarchie bio-centrée ? Pour moi, je pense qu'un bon point de départ est de me demander « comment est-ce que je veux vivre ma vie ? ». A quel point puis-je me libérer et libérer les autres des relations d'esclavagisme, de contrainte, de la valeur monétaire, de la détresse, la passivité et de la laideur ? A quel point puis-je aider à créer des moments et des espaces de liberté, d'amour, de beauté et de destruction de la marchandisation et du contrôle ?

Ce point de départ est utile parce qu'il ne devrait rien laisser sans questionnement, nous contraignant à tout considérer, depuis ce qui a attiré à nos ami-es, nos amant-es, aux enfant-es et aux personnes âgées, à des questions plus abstraites comme la manière de considérer la nourriture et celle de l'obtenir, que faire par rapport à l'éducation, comment nous nous identifions par rapport aux autres espèces, aux migrant-es, à nos patron-es, aux politicien-nes, à la technologie, au genre, etc.

Pour beaucoup la réponse à cette question est également de ne pas seulement se satisfaire d'un seul changement dans leurs modes de vies. Lorsqu'une des choses que l'on aime subit une terrible destruction, le conflit avec celles et ceux qui créent et protègent l'ordre actuel, et le risque qui vient avec ce conflit, sont nécessaires à un niveau égal. Sortir de nos zones de confort, se défaire des contraintes de la passivité et défaire certaines de nos peurs afin d'attaquer les architectes de la société prison, et vivre même des moments de liberté est une partie vitale dans le processus de retrouver un état sauvage.

Je terminerai ici, avec une citation de Black Seed (Numéro 1) sur le sujet du rewilding et de la reconnexion :

« Pour la plus part des anarchistes verts/anti-civilisations/primitivistes, le retour à un état sauvage et le mouvement de reconnexion avec la terre sont un projet de vie. Ce n'est pas limité à une compréhension intellectuelle ou à une pratique de compétences primitives, mais à la place, c'est une compréhension profonde des manières persuasives avec lesquelles nous sommes domestiqué-es, fracturé-es, disloqué-es de notre soi, des uns et des autres, du monde,

9 Quant à moi, je ne vénère rien ni personne. (NDT)

et de l'engagement quotidien afin de former à nouveau un tout. Le « Rewilding » possède une composante physique qui implique d'exiger des compétences et de développer des méthodes pour une coexistante durable, ce qui inclut la question de comment nous nourrir, nous abriter, et nous soigner avec les plantes, les animaux et les matériaux qui existent naturellement dans notre bio-région. Cela inclut également le démantèlement des manifestations physiques, des dispositifs et de l'infrastructure de la civilisation. Le retour à un état sauvage a également une composante émotive, qui implique notre guérison et celle des autres des 10 000 années de blessures profondes, d'apprendre à comment vivre ensemble en communautés non-hiérarchiques et non-oppressives, et de déconstruire la mentalité domesticatrice dans nos dispositions sociales. Retourner à un état sauvage implique de prioriser l'expérience directe et la passion face à la médiation et l'aliénation, de repenser chaque dynamique et aspect de notre réalité, de nous connecter avec notre furie sauvage, de défendre nos vies et de nous battre pour une existence libérée, de développer plus de confiance en nos intuitions et d'être plus connecté-es à nos instincts. De regagner l'équilibre qui a été virtuellement détruit après des milliers d'années de contrôle patriarcal et de domestication. Le retour à un état sauvage est le processus pour devenir in-civilisé-es.

Pour la destruction de la Civilisation !

Pour la Reconnexion à la Vie ! »